

Introduction pour le numéro spécial

of alternative francophone
pour une francophonie en mode mineur

<https://doi.org/10.29173/af29556>



Chris Reynolds-Chikuma

reynschi@ualberta.ca

University of Alberta

Keywords: *Historical fiction; representation; racism; aristocracy; musicology*

Mots clés : *fiction historique; représentation; racisme; aristocratie; musicologie*

« Sa vie est le matériau dont on fait les légendes » (Garnier-Panafieu 23).

Ce numéro spécial porte sur Joseph Bologne Chevalier de Saint-Georges¹. Né en 1745 en Guadeloupe et mort en 1799 à Paris, Le Chevalier est un personnage historique qui a trop longtemps été oublié et qui aujourd’hui encore mériterait une attention plus soutenue de la part de la communauté universitaire et des médias en France et en Francophonie. Après avoir pourtant été célèbre dans les cercles parisiens et même avoir été la coqueluche de la cour de Marie-Antoinette, toute trace de son nom et de ses exploits a disparu presque totalement de la mémoire collective pendant plus d’un siècle. Le Chevalier était pourtant un personnage vraiment unique à plus d’un titre. Il était d’une part ce qu’on appellerait aujourd’hui un sportif de haut niveau dans des activités avant qu’elles ne soient considérées comme des sports comme l’escrime, le tir, l’équitation, la nage et le patinage comme l’atteste l’un de ses maîtres :

Dans les armes jamais on ne vit Son Egal;
Musicien charmant, Compositeur habile,
A la nage, au Patin, à la Chasse, à Cheval,
Tout Exercice enfin pour lui Semble facile,
Et dans tous, il découvre un Mode Original.

¹ Le nom complet et l’orthographe de ses composants varient selon les sources (par exemple : Saint-George avec ou sans « s », ou « de Bo[u]logne » avec « -u » ou sans « -u »). Dans notre introduction, nous avons choisi simplement de l’appeler « Le Chevalier ». Chaque auteur des livres et articles mentionnés, cités et présentés dans ce numéro a ses propres sources et ses propres choix que nous avons respectés.

Si joindre à Ses talents autant de modestie
 Est le *nec plus ultra* de l'Hercule Français;
 C'est que Son bon Esprit, Exempt de jalousie,
 N'a trouvé le Bonheur en Cette Courte vie
 Que dans les vrais amis que Son cœur S'étoit faits
 (Boëssière, cité dans Garnier-Panafieu 19)

Il était d'autre part aussi un violoniste, un chef d'orchestre et un compositeur de musique classique très apprécié alors. Enfin, il était aussi un galant homme à l'aise et bienvenu dans les cours française et anglaise pendant plus de deux décennies (1770-90), et tout ceci en dépit de ce qui à cette époque esclavagiste et raciste était nécessairement un handicap, sa couleur de peau. Mis à part les deux œuvres datant de 1840 étudiées dans ce numéro (voir les articles de Frigerio et de Mounsef), il ne fera l'objet d'aucune autre « représentation » ni au 19^e siècle ni au 20^e siècle, sinon dans quelques textes divers et épars, dont quelques rares et brèves entrées dans des encyclopédies sur la musique (voir, par exemple, de la Laurencie²), une étude historique sur la famille-dynastie Boulogne (Saint-Aymour), ou un article bref et isolé sur sa carrière militaire dans une revue spécialisée (Jacob), et une première œuvre de vulgarisation intéressante dès 1972 (Odet). Il ne sera redécouvert de manière enthousiaste par de plus en plus de spécialistes (historiens, musicologues, romanciers et journalistes) et par le grand public que dans les années 1990.

Cette redécouverte n'est pas un hasard et s'inscrit bien dans un mouvement d'ouverture à la diversité au-delà des « grands hommes qui ont fait la patrie », c'est-à-dire des hommes blancs. D'abord, grâce aux mouvements féministes, les années 1970 et 1980 ont beaucoup accéléré la redécouverte des femmes oubliées ou marginalisées dans de nombreux domaines, de la politique (influence directe ou indirecte) et l'économie (femmes d'affaires) à la science en passant par les arts. Ensuite, dans les années 1980 et 1990, on a aussi commencé à sortir de l'oubli de plus en plus d'hommes et de femmes non-caucasien.ne.s ignoré.e.s par la mémoire publique et collective. Malgré une présence non-blanche valorisée, mais circonscrite en France dès les années 1920 (de René Maran à Joséphine Baker en passant par Léopold S. Senghor, Aimé Césaire, Franz Fanon et Paulette Nardal, pour n'en citer que quelques exemples), ce mouvement de redécouverte systématique d'un point de vue multiculturel a d'abord eu lieu dans le monde anglo-saxon à travers une série de nouveaux programmes dans les universités, des Ethnic Studies et Colonial Studies aux Cultural Studies. Ce n'est que quelques années plus tard, et non sans résistance, qu'il se développe en France et dans la francophonie, avec des publications universitaires francophones, individuelles et collectives.³ Celles-ci sont facilitées par la création de programmes dans diverses facultés et disciplines (de l'histoire à la littérature, d'abord et surtout en littératures anglaises et comparées, en passant par les sciences politiques, l'histoire, la sociologie et d'autres sciences humaines et sociales). Ces institutions ont alors facilité la recherche et la sortie d'ouvrages qui donnent un contexte à cette autre France comme *Être noir en France au XVIII^e siècle*, de Erick Noël (2006) et *Les Maîtres de la Guadeloupe, propriétaires d'esclaves et 1635-1848*, de Frédéric Régent. (2019), pour n'en citer que quelques exemples. À leur tour, ces recherches universitaires ont aussi facilité des œuvres de vulgarisation qui permettent un accès à ces redécouvertes en France par un plus grand public (Guédé;

² Citée dans Garnier-Panafieu, précédée par quelques très rares autres comme Michaud.

³ Pour se convaincre de cette résistance, il faut lire l'entretien en ligne des deux historiens, auteurs du livre *Noir entre peinture et histoire* (2018), qui révèle que « [l]a réponse de quasiment tous les éditeurs qu'on a contactés était que ce n'était pas un "sujet français", que c'était une vision anglo-saxonne de l'histoire et que on ne faisait pas ça ici. On nous a même conseillé d'aller se faire éditer dans un pays anglo-saxon, et que peut-être on nous traduirait ici après » (Bouchenni).

Bardin; Hopquin). Ce patrimoine oublié est également célébré en Guadeloupe depuis 2011 grâce aussi au premier Festival international Saint-Georges (Garnier-Panafieu), et mis en scène par des sites internet de plus en plus nombreux et aisément accessibles aujourd'hui, mais parfois moins fiables comme les pages *Wikipédia* et d'autres sites spécialisés plus rigoureux comme celui de Christopher Dingle sur la musique du Chevalier.

À partir des années 1990 paraissent ainsi plusieurs études, biographies ou fictions historiques sur Le Chevalier. Pour ne citer que des textes produits en français et qui sont aisément disponibles, on trouvera les approches diverses et complémentaires de romanciers et de chercheurs comme Claude Ribbe, Roland Brival, Daniel Picouly, Alain Guède, Emil Smidak, et Gabriel Banat, cette dernière étant l'étude la plus complète même si elle est essentiellement centrée sur la musique (contrairement à ce que son titre pourrait indiquer), comme celle de Smidak d'ailleurs.

Cette concentration sur la musique aujourd'hui s'explique sans doute d'abord par le fait que c'est le domaine où l'on possède les preuves les plus tangibles de son talent (tant par les partitions que par les témoignages sur ses talents de violonistes et de chef d'orchestre). C'est également un domaine qui a conservé son prestige et une popularité persistante. Ensuite, il est aussi plus difficile de reproduire aujourd'hui pour un grand public ses autres talents comme celui de cavalier ou d'escrimeur⁴. Pourtant, ces autres talents étaient tout aussi cruciaux pour l'acceptation du Chevalier dans les milieux du pouvoir de l'époque. Même si dans le domaine musical il reste encore aussi beaucoup à étudier et à comprendre, il est dommage que les autres domaines aussi nécessaires pour cette aristocratie et cette cour royale d'avant la Révolution que l'escrime et l'équitation soient aussi négligés. Car, d'une part, il n'est pas sûr que Le Chevalier aurait pu composer pour cette cour et son entourage s'il n'avait pas eu les autres talents (y compris la danse et la galanterie⁵) et, d'autre part, ce qui fait sans doute la singularité de ce personnage, ce n'est peut-être pas qu'il ait été ou pas un « Mozart noir » (St-Jean⁶), ce que des études musicales spécialisées semblent infirmer (voir l'article de Guillaume Tardif dans le présent numéro), mais, que compte tenu de sa condition sociale et raciale, il ait voulu ou dû d'abord absolument plaire à cette élite pour pouvoir entrer et prospérer dans ce milieu. Ironiquement peut-être, au-delà des privilèges exubérants, de l'arrogance et du racisme de cette quasi-caste, l'extrême compétition qui existait à l'intérieur de cette aristocratie a contribué à produire, bien que souvent de manière souvent aléatoire et injuste, certains personnages d'élite dans divers domaines, dont Le Chevalier serait un exemple.⁷ Mais à cette compétition s'ajoutait un obstacle majeur, sa race, qui au-delà de la profonde horreur que l'on peut justement éprouver aujourd'hui, pourrait au moins partiellement expliquer l'émulation qui a conduit Le Chevalier à être indiscutablement l'un des meilleurs de ces deux ou trois décennies pendant lesquelles il a été célébré. On ne peut s'empêcher de penser à la thèse, quoiqu'aujourd'hui controversée, de Jean-Paul Sartre dans *Réflexions sur la Question juive*, dans laquelle il propose d'expliquer l'extraordinaire excellence de nombreux individus d'origine juive sous la Troisième République, partiellement encore antisémite malgré

⁴ Tous deux cités dans Garnier-Panafieu, pages 17 et 19 respectivement.

⁵ La galanterie, à l'époque liée à la séduction et aussi au libertinage (mot entendu dans sa complexité et son ambiguïté sociologique et philosophique), peut certainement être considérée comme un domaine qui à l'époque exigeait du talent puisqu'il s'agissait de maîtriser tout un langage gestuel et linguistique complexe et subtil, qui sans nul doute est aujourd'hui problématique (Scott), mais était dominant à la cour de Marie-Antoinette au 18^e siècle, et donc capital pour tout individu qui voulait faire partie de cette élite (Habib).

⁶ Voir l'article de Koslowski dans ce numéro pour une discussion sur cette expression problématique.

⁷ Il existe d'autres personnages noirs et plus souvent mulâtres, musiciens ou écrivains, comme George Bridgetower (1778-1860) avec qui d'ailleurs Le Chevalier a parfois été comparé ici et là, mais seulement de manière allusive (Dongala).

des progrès légaux et même idéologiques, par leur volonté de s'intégrer (s'assimiler) en étant plus français que les Français dits « de souche ». Comme les Juifs de la Troisième République dont parle Sartre, c'est ce que Le Chevalier a à la fois réussi et échoué à faire pendant cette fin de règne monarchique : devenir le « meilleur » dans de si nombreux domaines prisés par ce milieu malgré ce qui était alors un handicap. C'est donc ce que ce numéro spécial cherche à mettre en évidence en contribuant à cette compréhension dans une approche multidisciplinaire.

Ce numéro spécial est le résultat d'un événement organisé en février 2024 à l'occasion du mois de l'« Histoire des Noirs ». C'est dans ce cadre que nous avons organisé en collaboration avec un collègue ethnomusicologue, Michael Frishkopf, une célébration des communautés caribéennes locales (anglophones, francophones et hispanophones), qui incluait un séminaire consacré au Chevalier. Le but de ce séminaire était de présenter et de comprendre l'extraordinaire diversité de ses talents ainsi que son prestige à l'époque, son influence possible et la redécouverte de ce personnage historique unique. Sur les sept présentations prévues, l'une, qui a malencontreusement été annulée quelques semaines avant, devait porter sur l'escrimeur de renom qu'était le Chevalier (fait encore visible aujourd'hui à travers les portraits du personnage qui le représentent souvent en escrimeur, voir l'article de Jesse Thomas dans ce numéro). Le sujet est encore très peu exploité dans sa richesse et, pourtant, en dirait beaucoup sur le personnage et son époque puisque cette activité qui recoupe le duel, mais qui en est aussi distincte était, comme de monter à cheval, centrale pour prouver son appartenance à cette élite noble et décadente. Ce numéro couvre à la fois les œuvres produites *sur et par* Le Chevalier. Il inclut une étude d'un roman écrit en 1840 (article de Frigerio) et une autre d'une pièce de théâtre le mettant en scène (article de Mounsef). Il compte également des contributions sur le film récemment sorti en 2023 (article de Elson), les représentations picturales du Chevalier (article de Thomas) ainsi qu'une étude sur la seule bande dessinée (BD) produite sur ce personnage (article de Reynolds-Chikuma). En ce qui concerne les œuvres produites par Le Chevalier, nous avons deux articles qui portent sur ses productions musicales, l'un d'un musicien, violoniste et professeur de violon (article de Tardif) et l'autre d'un doctorant en musicologie (article de Koslowski).

Après avoir expliqué la question du rapport présumé entre Le Chevalier de Saint-Georges et le romancier Alexandre Dumas, l'article de Frigerio analyse un roman publié en 1840 et écrit par l'un des amis de Dumas, Roger de Beauvoir, et prétendument inspiré par la vie du Chevalier, mort exactement quarante ans, soit deux générations plus tard. À l'époque, ses œuvres musicales ne semblent plus jouées, entre autres parce qu'elles furent interdites par Napoléon après sa réinstauration de l'esclavage en 1802⁸. Le personnage riche et complexe qu'il était et que nous avons suggéré ci-dessus est oublié. Frigerio montre comment ce roman se sert de lieux communs du mélodrame pour offrir un commentaire sur la décadence de la monarchie française, reflétée symboliquement par l'ascension du mulâtre au sein de la société parisienne, ainsi que sur d'autres questions reliées à la race et à l'identité.

Comme Mounsef l'explique, on ne peut qu'être surpris qu'un personnage aussi talentueux et « performatif » n'ait pas été le sujet de plus d'une pièce de théâtre. Mais comme elle l'explique aussi, sa couleur de peau rendait difficile à l'époque sa représentation sur scène. Et ce, alors que la scène française célébrait fréquemment des personnages révolutionnaires et héroïques, en particulier après le décret révolutionnaire de 1791 qui libéra les théâtres de la censure. La première pièce écrite sur Le Chevalier en France, *Le Chevalier de Saint-Georges : comédie mêlée de chant en trois actes*, de Roger de Beauvoir (1807-1866) et M. Mélesville (1787-1865), fit sensation lors de sa création au Théâtre des Variétés à Paris

⁸ La forme de cette interdiction, explicite ou implicite, semble encore être un point à éclairer aujourd'hui.

en février 1840. Le Chevalier avait toutes les caractéristiques pour devenir un personnage théâtral spectaculaire, avec toutes les contradictions archétypales du héros romantique. Certaines des raisons de ce retard peuvent sembler évidentes : incarner un héros noir sur la scène française post-révolutionnaire s'accompagne d'une série de complications liées à la race et à la représentation. On notera que dans son « introduction » à la réédition de l'œuvre théâtrale en 2001 chez L'Harmattan (xi-xxxvii), Sylvie Chalaye présente une interprétation plus positive de la pièce bien qu'inscrite dans une idéologie libérale (qui était aussi celle de la monarchie de Juillet (1830-1848), puisqu'elle conclut : « Ce secret est une invention de Beauvoir qui sert bien sûr les procédés du mélodrame, mais qui permet surtout de faire de Saint-Georges un héros de l'émancipation nègre. Car, comme le rappelle le personnage au dernier acte, il ne doit sa réussite qu'à lui-même. Saint-Georges prouve donc que la condition du nègre n'est pas une fatalité, que ses talents peuvent lui valoir dignité et honneur et qu'il a sa place à la cour et au bras d'une comtesse » (xxxvi). On notera encore que le roman de de Beauvoir et la pièce de Beauvoir et de Mélesville sont les seules à mettre en scène Le Chevalier au 19^e siècle, et pour un moment très bref (1840) et sont produites par le même auteur (de Beauvoir). On pourra donc aisément conclure que le 19^e a oublié Le Chevalier. Chris Reynolds-Chikuma cherche à montrer comment même un art comme la BD, qui pour beaucoup est encore considéré comme un art mineur et/ou pour mineur.e.s, peut contribuer à l'histoire publique. En effet, en 2010, Roland Monpierre, de parents guadeloupéens, mais né à Paris, publie une BD qui raconte un épisode militaire de la vie du Chevalier pendant la Révolution française (1793) qui a été peu étudié académiquement et est encore moins connu publiquement. L'article met en évidence comment le bédéiste parvient à dépasser la contradiction entre un contenu progressiste (la mise en évidence du rôle clé d'un Noir dans une France du 18^e siècle alors encore pro-esclavagiste) et une forme bédéique plutôt conservatrice. En effet, de manière quelque peu surprenante (surprise qui a un contexte expliqué dans l'article), le bédéiste utilise le style franco-belge qui a longtemps été profondément ancré dans le colonialisme (*Tintin au Congo* publié en 1930 ayant servi de modèle à cette tradition bédéique). Pour subvertir cette forme, il utilise des techniques narratives qui sont favorisées et prônées par les artistes, romanciers et intellectuels antillais (Confiant *et al.*), comme la mise en scène et la mise en images de l'oralité, l'interactivité, et le « trickstérisme ». L'article rappelle aussi le contexte de la publication de cette BD mettant en évidence la contribution des « marginalisés » dans la construction de la république, tant durant la première que les autres jusqu'à leur participation à la deuxième guerre mondiale.

On constatera encore que dans ces trois approches historico-fictionnelles (roman, théâtre et BD), la musique, est très peu présente, et ce, assez contre-intuitivement, étant donné d'une part l'importance que cet art a eue pour Le Chevalier et son entourage, et d'autre part les études et les fictionnalisations majeures plus récentes qui le privilégient (voir les bibliographies, en particulier Smidak et Banat, et le film de Stevens). Ceci pose en soi des questions intéressantes. L'une d'elles est liée à la difficulté de parler de tous ses talents qui chacun demandent une connaissance spécialisée qui ne touche aujourd'hui qu'un public-niche, mais aussi une connaissance ouverte aux problématiques raciales. Une autre question concerne le fait de savoir le(s)quel(s) de ces talents étaient le(s) plus important(s) pour lui, mais aussi pour expliquer son succès parmi les élites blanches, y compris ceux de bel homme galant et libertin et donc aussi de bon danseur, ce qui, selon Garnier-Panafieu, influa aussi sur sa conception de son théâtre lyrique (6).

Les deux articles qui suivent mettent l'accent sur l'activité artistique la plus connue aujourd'hui de ce personnage, c'est-à-dire la musique, puisque c'est le seul qui soit encore actuel au triple sens de traces matérielles, d'interprétation et d'intérêt élitiste et populaire. Ce talent est aussi le plus surprenant si l'on considère son contexte esclavagiste et raciste, car si l'époque pouvait imaginer un Noir physiquement

apte (bon cavalier et bon nageur, par exemple⁹), elle le pouvait certainement moins facilement pour un art aussi « civilisé » que de jouer du violon ou composer des concertos¹⁰.

Tout en prenant bien soin de limiter son champ de recherche du point de vue de l'histoire du violon, l'article de Tardif considère trois questions. Premièrement, comment expliquer que la musique de Saint-Georges puisse évoquer en nous les Caraïbes ? L'auteur explique que cette question lui est venue en préparant pour un concert l'une des symphonies concertantes du Chevalier. Il considère en particulier la possibilité qu'il se soit inspiré du répertoire des contredanses de l'époque. Deuxièmement, quelle est la position de Saint-Georges dans l'École française du Violon, et qu'est-ce qui peut expliquer sa longue disparition du répertoire violonistique ? Pour tenter de répondre à cette question, Tardif considère le contexte de l'époque, ses collègues et le nouveau Conservatoire de Paris. Finalement, à quoi pourraient ressembler des transformations par Mozart de passages de Bologne dans le cadre de sa Symphonie concertante K. 364, écrite peu après son séjour à Paris en 1778 ? Il propose que Mozart les a adaptés et modifiés pour ses propres buts.

On notera que le théâtre lyrique est peu présent dans cet article alors qu'il a certainement grandement contribué à sa réputation au-delà des élites musicales de l'époque. S'il est peu traité ici et d'ailleurs encore peu étudié en général (Garnier-Panafieu 83), c'est qu'il est en partie perdu, matériellement (ses partitions et parties lyriques) et qu'il demande une expertise multidisciplinaire puisque cette musique était aussi chantée, mais aussi dansée et scénographiée.

L'article de Koslowski inclut davantage le théâtre lyrique dans la mesure où c'est l'espace public où est interprétée sa musique et la construction de la personnalité du musicien plus que la technique musicale qu'il étudie. Dans cet article, il offre une approche alternative à celle présentée majoritairement jusqu'à aujourd'hui. Celle-ci se concentre sur la personnalité du Chevalier avec sa « négritude » (« Blackness ») au centre et donc comme étant singulière dans un monde blanc. Celle-ci crée aussi ce que Koslowski appelle sa « monumentality » qui le plus souvent repose sur des dualités présentées dans des termes monolithiques. Pour cela, il compare la personnalité du Chevalier à Paris telle que construite en France ou en Occident ces trois dernières décennies et celle dans les années 1770 et 1780 au Cap-Français, capitale culturelle des Antilles françaises coloniales, où sa personnalité n'est pas singulière. Une telle approche révèle alors des contradictions que Koslowski ne cherche pas à résoudre pour au contraire les embrasser et offrir un chemin pour repenser le type de représentation historique, monumentale, que les critiques ont choisi jusqu'ici.

Les deux articles qui concluent ce numéro sont ceux de Elson et de Thomas qui figurent dans la section « notes de recherche ». Ils proposent des pistes de recherche sur leur sujet qui nous l'espérons se verront complétées plus tard par les auteurs eux-mêmes et/ou par d'autres chercheurs.

Après un survol de représentations cinématographiques du Chevalier (surtout des documentaires), l'article de Elson étudie le film récent (2023) de Stephen Williams, comme un exemple du renouveau d'intérêt pour cette figure historique. Tout en reconnaissant l'intérêt indéniable du film de Williams, il en fait ressortir les faiblesses en utilisant le concept d'« ineffacement », pour cerner le devoir, souvent double, de l'artiste fait d'une part des responsabilités à l'égard de la licence artistique et des engagements personnels

⁹ On le sait le stéréotype de la « physicalité/animalité » du Noir persiste (Le Bihan) puisque comme le montrent des articles de presse récents l'association « automatique » entre un Noir et un basketteur était encore courante et commune jusqu'à récemment.

¹⁰ Koslowski cite dans son article plusieurs sources contemporaines qui insistent sur cette physicalité.

et d'autre part des obligations d'ordre épistémologique et éthique à l'égard des sources historiques. Il conclut que le film déçoit dans la mesure où il efface les tensions entre ces deux aspects du devoir de l'artiste, spécialement pour des récits historiques à haute valeur symbolique comme celui du film *Chevalier*.

Aux points soulevés par Elson, il nous semble important d'en rajouter deux autres. Le premier est que dans la perspective multidisciplinaire de ce numéro ce film est aussi intéressant par le fait qu'il met en scène la complexité du personnage (tirailé entre des désirs et devoirs contradictoires) et de son milieu (lui aussi divisé entre de multiples contradictions dans cette époque prérévolutionnaire), y compris en mettant en scène la multitude de ses talents, dont celui de la galanterie, ce que très peu d'autres médias ont fait jusqu'ici. Le deuxième point est que ce film étant américain, tout Français et francophone devrait s'interroger sur le fait que l'idée de réaliser un film sur ce personnage français n'ait pas d'abord été française... alors que de nombreux films français ont été faits sur d'autres personnages du 18^e siècle. À ma connaissance, il n'apparaît jamais non plus dans aucun film français alors qu'on le voit encore dans un autre film américain, *Marie-Antoinette* (2006), de Sofia Coppola.

Dans son article « Politics of representation in 18th-century England and France: the case of Le Chevalier de Saint-Georges », Thomas met d'abord en évidence que les images du Chevalier ont été produites sur une période très courte, entre 1789 et 1791. De plus, elles résultent de son voyage à Londres pour un match d'escrime organisé pour le Prince de Galles par le Duc d'Orléans, protecteur du Chevalier, figure libérale et futur Philippe Égalité (1830). Il explique que cette quasi-absence d'images de ce personnage pourtant très populaire alors en France, ou tout du moins dans les cercles d'élites parisiennes et de la cour, est sans nul doute due à la censure dans les arts visuels dans cette monarchie finissante qui contraste fortement avec la culture imprimée populaire en Angleterre qui tolérait le commentaire politique et social et la satire. Cet article est un premier essai qui, nous l'espérons, encouragera d'autres chercheurs à approfondir le sujet en utilisant, entre autres, des sources non exclusivement anglophones, comme l'article de Grégoire Fauconnier et Naïl Ver Ndoye, « Noir, entre peinture et histoire » (2018), dont le chapitre « Le chevalier de Saint-Georges contre le chevalier d'Eon ». Enfin, aux restrictions que Thomas met en évidence, il faudrait en ajouter une, c'est que la grosse majorité de ces images représentent Le Chevalier comme escrimeur, ce qui relance la question de l'association entre sa négritude et sa physicalité, omettant ce pour quoi aujourd'hui on le considère davantage, si pas uniquement, c'est-à-dire sa « musicalité ».

BIBLIOGRAPHIE

- Banat, Gabriel. *The Chevalier de Saint-Georges: Virtuoso of the Sword and the Bow*. Pendragon Press, 2006.
- Bardin, Pierre. *Joseph de Saint-George : Le Chevalier noir*. Éditions Guénégaud, 2006.
- Chalaye, Sylvie. « Introduction. » *Le Chevalier de Saint-Georges*, de Mélesville et Roger de Beauvoir, L'Harmattan, 2001, pp. xi–xxxvii.
- Dongala, Emmanuel. *La Sonate à Bridgetower*. Actes Sud, 2017.
- Fauconnier, Grégoire, et Naïl Ver Ndoye. *Noir, entre peinture et histoire*. Omniscience, 2018.
- Garnier-Panafieu, Michelle. *Le Chevalier de Saint-Georges : Un contemporain atypique de Mozart*. YP Éditeur, 2011.
- Guillet, François. *La mort en face : Histoire du duel en France de la Révolution à nos jours*. Aubier, 2008.
- Habib, Claude. *Galanterie française*. Gallimard, 2006.
- Hopquin, Benoît. *Ces Noirs qui ont fait la France*. Calmann-Lévy, 2009, pp. 7–33.
- Jacob, Louis. « Saint-Georges et la “Légion noire” de Lille en 1793. » *Revue du Nord*, no 129, 1951, pp. 6–17. *Persée*, https://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1951_num_33_129_2008.
- Marciano, Daniel. *Le fils de Noémie*. Thespis, 2006.
- Marciano, Daniel, et Robert Heddle-Roboth. *De l'épée à la scène*. Thespis, 2005.
- Michaud, Joseph, et Louis Gabriel Michaud. *Biographie universelle, ancienne et nouvelle*. Michaud Frères, 1825.
- Ndiaye, Macodou, et Florence Alexis. *Les Noirs en France : Du XVIIIe siècle à nos jours*. Paari Éditeur, 2019.
- Noël, Erick. *Être noir en France au XVIIIe siècle*. Taillandier, 2006.
- Odet, Denys. *Qui était le Chevalier de Saint-Georges (1739–1799) ?* Roger Maria Éditeur, 1972.
- Roldán, Cristina Hidalgo. « Le Chevalier de Saint-Georges, un musicien noir virtuose à la cour de Marie-Antoinette. » *The Conversation*, 27 fév. 2023, <https://theconversation.com/le-chevalier-de-saint-george-un-musicien-noir-virtuose-a-la-cour-de-marie-antoinette-200399>.
- Romana, Jeanne. *Nanon et moi, le chevalier de Saint-Georges : Roman historique*. Éditions Dagan, 2010.
- Saint-Aymour, Amédée de Caix de. *Les Boullongne : Une famille d'artistes et de financiers aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Éditions Henri Laurens, 1919.
- Scott, Joan Wallach. « La réponse de Joan Scott. » *Libération*, 22 juin 2011, https://www.liberation.fr/livres/2011/06/22/la-reponse-de-joan-scott_744410/.

Smidak, Emil. *Joseph Boulogne, nommé chevalier de Saint-Georges*. Fondation Avenir, 1996.

St-Jean, Raymond, réalisateur. *Le Mozart noir / The Black Mozart*. 2003,
<https://raymondstjean.com/en/portfolio/le-mozart-noir/>.